

## CHAPITRE PREMIER

Térinn essuya la sueur qui perlait sur son front et coulait à grosses gouttes sur ses joues. Quelques-unes d'entre elles, s'accumulant dans sa barbe, tombaient sur le sol ocre. Elles y dessinaient des taches plus sombres qui ne vivaient que quelques secondes : la chaleur était telle qu'elles commençaient à s'évaporer avant même de toucher le roc.

Il cligna des yeux. La lumière était trop vive pour lui, comme d'habitude. Il y avait longtemps qu'il ne pestait plus contre les yeux bleus hérités d'une longue lignée d'ancêtres aux cheveux clairs et à la peau rose qui brûlait trop vite sous les feux du soleil. Malgré l'inconfort que cela lui causait, il rabattit son masque sur ses yeux, retrouvant un semblant d'obscurité qui ne dura cependant que quelques secondes.

Avec l'habitude, les deux étroites fentes en croix lui permettaient de distinguer le paysage qui l'entourait presque aussi bien que s'il n'avait pas porté de

masque protecteur et, de cette manière, la luminosité était presque supportable.

Ce qui l'était beaucoup moins, c'était le masque lui-même, fait d'un anneau profilé de cuir d'argan, et la lanière d'intestins tressés qui le tenait en place. Pendant les quelques minutes où il avait repoussé le masque vers le sommet de son crâne, celui-ci avait cuit au soleil au point de déclencher une légère sensation de brûlure lorsqu'il l'avait abaissé. Maintenant, le cuir était revenu à la température du corps et il ne subsistait plus que la gêne de l'ensemble, un peu trop serrant. Mais s'il ne réglait pas la lanière de cette manière, le masque ne cessait de glisser sur sa peau humide et c'était encore pire.

Il se remit en marche, se félicitant de l'amélioration qu'il avait apportée la veille à l'équipement : deux petites entailles triangulaires, de chaque côté du nez, par où la sueur coulant de son front pouvait s'écouler. Avant, il devait soulever le masque toutes les quelques minutes pour le dégager de l'eau corporelle qui s'y accumulait.

L'eau !

Il était terrible d'en perdre autant, mais le monde et les corps étaient ainsi faits que le précieux liquide ne faisait que traverser son corps pour retourner en quelques minutes se perdre dans la nature. C'était le cas partout et pour tous pendant la journée, même si

à l'ombre des oasis, et si l'on se livrait à une besogne sédentaire, le chemin de l'eau durait bien plus longtemps.

Il tâta l'outre qui pendait sur sa hanche. Il savait presque exactement ce qu'elle contenait : un peu moins de deux litres. De quoi apaiser sa soif pendant les six heures de marche qui lui restaient, à condition de se montrer prudent. Il avait eu trois outres pleines en partant, une charge qui l'avait fait tituber au cours des premiers pas. Ensuite, il s'était habitué. Plus tard, les outres s'étaient très vite allégées, évidemment.

Lorsqu'il avait décidé de faire demi-tour, il en avait abandonné une encore à moitié pleine. L'estomac d'argan traité était presque étanche, et comme il l'avait enterrée sous une couche de sable, au pied d'un rocher caractéristique pour la retrouver aisément, l'eau ne s'évaporerait qu'avec lenteur. S'il revenait sur place au cours des deux semaines suivantes, il récupérerait une large part du précieux liquide.

Depuis l'aube, il était aussi plus léger de son matériel de couchage : deux couvertures de laine, indispensables pour survivre au froid de la nuit et un petit réchaud brûlant des galettes d'alcool. Il n'en aurait plus besoin, car il atteindrait Chéra avant que la température soit tombée trop bas, et ce serait une

charge de moins lorsqu'il tenterait à nouveau sa chance.

Car il reviendrait, et cette fois, il réussirait !

\* \* \*

Il repéra Rocrouge dans le lointain. Le piton rocheux se distinguait par sa teinte du désert ambiant mais, avec la dalle plate qui le couronnait, il constituait aussi un point de repère très apparent parmi les autres pointes qui se dressaient ça et là au milieu d'un paysage très mollement ondulé.

Même si ce n'était écrit nulle part, Rocrouge marquait la frontière de Chéra vers le nord. Une frontière qui ne séparait pas l'oasis d'un autre territoire, car il n'y avait rien au nord. C'était juste le point le plus éloigné des expéditions de chasse, un détail du paysage qui permettait de ne pas s'égarer. Lorsqu'il était plus jeune, et surtout plus léger, il grimpait dans les plus hautes branches des arbres et pouvait l'apercevoir dans l'air limpide du désert.

Il y avait, pour un bon marcheur, cinq heures de route entre Rocrouge et Chéra, et une rapide estimation lui indiqua qu'il en restait encore trois avant de se trouver au pied du piton. Deux heures de plus que prévu. Ce ne serait pas mortel, mais à la fin, sans eau, il allait souffrir de la soif.

L'idée qu'il allait devoir marcher deux heures de

plus sembla rendre ses pieds plus lourds et la brûlure du soleil plus cuisante au cours des quelques centaines de pas suivants, puis il s'accoutuma et ne pensa plus qu'aux résultats de sa longue marche.

Il avait passé six jours dans le désert, marchant d'un bon pas et presque en ligne droite. C'était plus loin que tous ceux qui avaient tenté leur chance dans cette direction. Plus loin, du moins, que tous ceux qui étaient revenus.

Il ne ramenait rien de plus que les autres. Du moins, il n'y avait rien dans son sac, ses poches ou ses mains.

Il n'avait qu'une vision, et si vague, si lointaine, qu'il serait facile à Chotoudd de se moquer de lui en prétendant que c'étaient la soif et la fatigue qui avaient abusé de son esprit.

Mais il savait ce qu'il avait vu du haut de la dernière crête qu'il avait escaladée : une ligne ondulée d'un vert tendre, juste au pied des montagnes dont il avait aperçu les cimes au bout de deux jours de marche.

À ce moment, il avait hésité.

C'était l'aspect du sol qui l'avait fait renoncer.

Jusqu'alors, il avait bénéficié d'un terrain presque plat, fait de dunes, de plaines de galets et de crêtes rocheuses de faible élévation. Il avait pu faire bonne route au cours des trois jours, malgré la chaleur. Plus

de quarante mille pas chaque jour. Des pas plus longs que la norme, car s'il lui arrivait de maudire les ancêtres qui lui avaient légué cette peau fragile et ces yeux sensibles, il ne pouvait que les remercier pour ses longues jambes nerveuses qui lui valaient d'être le plus grand à Chéra.

Devant lui, du sommet de cette crête, il avait découvert un chaos de roches et de crevasses, comme si le sol avait été fissuré par les coups d'un marteau géant frappant pendant des siècles d'affilée.

Il lui serait impossible de progresser en ligne droite, et s'il pouvait évaluer la distance à une cinquantaine de milliers de pas, il lui faudrait en franchir le double pour atteindre la ligne verte. En outre, sur ces rochers, qu'il faudrait parfois escalader, il risquait un accident qui, sans aide, si loin de Chéra, ne pourrait que s'avérer mortel. Sans compter que certains passages exigeraient sans nul doute l'aide d'un ou de plusieurs partenaires.

Il avait contemplé l'eau qui lui restait. Près d'une outre et demie. Si sa vie en avait dépendu, il aurait tenté sa chance. Mais si l'accident survenait, ce ne serait pas uniquement sa vie qu'il perdrait : ce serait Chéra qui mourrait.

Ce ne serait pas pour tout de suite. Des années encore s'écouleraient avant la fin. Et cependant, les pluies avaient été trop rares, et trop faibles, au cours

des dernières années, pour renouveler l'eau sous le sol, l'eau qui ne coulait plus avec joie dans les quelques ruisseaux alimentant l'oasis, mais se contentait, à cette saison, de sourdre lentement de quelques rochers fissurés.

Le niveau des puits et des bassins remontait chaque année, mais sans jamais atteindre le maximum de la précédente. Certains champs qu'il avait connus verdoyants n'étaient plus que des étendues poussiéreuses où quelques touffes de blé dégénéré achevaient de se dessécher. La famine ne régnait pas encore, mais c'était déjà la disette, et il avait surpris des regards presque hargneux lorsqu'il avait rempli ses trois outres au moment du départ, comme s'il privait ceux qui l'observaient de quelques jours de vie.

Il arriva au pied de Rocrouge presque sans s'en apercevoir et s'accorda quelques minutes de repos dans l'ombre du piton, buvant la moitié de ce qui restait dans l'outre avant de reprendre sa route. Il y en avait moins qu'il ne l'avait cru et il dut remonter dans ses souvenirs pour s'apercevoir qu'il s'était arrêté une fois déjà, quelques instants à peine, pour étancher sa soif.

Cette fois, profitant de l'ombre du roc et sachant qu'il se retrouvait en territoire connu, il prit le temps de savourer l'eau et le repos.

L'eau était tiède et avait un goût de sève trop accentué, néanmoins son corps en avait trop besoin et il humecta avec patience sa bouche avant d'avaler chacune des précieuses gorgées.

Les ombres s'allongeaient. Il faisait à peine plus frais, mais il savait que d'ici moins d'une heure, le crépuscule commencerait à s'étendre sur le désert. Ce ne serait pas l'obscurité totale et le terrain cachait peu de pièges, ce qui lui permettrait de poursuivre sa route d'un bon pas. C'était nécessaire, car avec sa veste de toile et ses larges pantalons qui laissaient circuler l'air sur ses jambes, il ne résisterait pas longtemps au froid de la nuit.

Le sable refroidissait sous ses pieds chaussés de fines sandales et se mettait à crisser. Il entendait rouler un caillou ici, crier un animal là. On n'était pas encore dans l'oasis, mais l'eau – si peu d'eau – était présente tout autour de lui. Ce n'était pas suffisant pour permettre la culture, mais la vie s'accrochait au désert et quelques petites mousses prospéraient entre les cailloux, offrant à la fois refuge et nourriture à des centaines de variétés d'insectes qui, à leur tour, donneraient leur chance à quelques petits prédateurs.

C'était un gibier qu'on ne chassait pas : même s'il y avait quelques bouchées de chair sur les plus gros de ces animaux, c'était une viande qu'ils ne pouvaient

consommer, car elle était indigène.

Un véritable poison, prétendaient certains. Une viande difficile à digérer et qui n'apportait rien au corps, disaient les autres. Térinn s'était risqué une seule fois à manger l'un des petits animaux, à la fois par curiosité et par défi, parce que ses compagnons de jeu de l'époque le faisaient aussi.

C'était il y avait près de dix ans, alors qu'il n'y avait encore que quelques anciens pour s'inquiéter du niveau des puits.

Ils avaient fait cuire leurs proies, cinq petits sextupèdes, qu'ils avaient dépouillés de leur peau et nettoyés en suivant les rites de survie, c'est à dire en utilisant comme couteaux des éclats de roche collectés au cours de la chasse.

Ils ne s'étaient accordé qu'une seule exception pour leur confort : ils mangeraient chaud. Alors que le soleil était encore haut sur l'horizon, ils avaient donc déployé un écran de toile réflectrice pour concentrer les rayons du soleil sur la pierre plate où les petits corps se trouvaient étendus.

Ce n'était pas l'un de ces écrans parfaits comme il en existait six dans l'oasis, faits de plusieurs feuilles de métal et équipant les cuisines communautaires ou l'atelier de poterie. Le leur était un morceau de toile tendu sur une armature de bois qui lui donnait la forme concave nécessaire pour la concentration des

rayons. Il avait été patiemment recouvert de grains de sable maintenus en place par une colle résistant à la chaleur. C'était un sable spécial, de teinte argentée, qui n'existait qu'en poches étroites à plus de deux heures de marche de Chéra.

Cette fois-là, ils avaient suivi les rites de bout en bout, à l'exception du délai.

Ils étaient allés chercher le sable eux-mêmes, avaient taillé l'armature, préparé les points d'ancrage des diverses pièces les unes dans les autres et couvert la toile des grains brillants.

Cela avait pris des jours, alors que la Survie exigeait que tout se déroule entre le lever et le coucher du soleil. Mais la Survie était une occasion unique dans la vie d'un homme ou d'une femme, et tous ne la subissaient pas, par bonheur. En fait, pour eux, qui n'avaient pas encore quatre ans, la Survie était presque une légende, car de leur vivant, personne ne l'avait subie.

Cependant, même si c'était un sort lointain auquel ils comptaient tous échapper, cela n'avait pas empêché leurs parents d'en parler et de les exercer à survivre pour le cas, bien improbable, où ils y seraient exposés.

Térinn passa sa langue sur ses lèvres qui commençaient à se dessécher. Il tâta l'outre du bout des doigts et essaya d'estimer la distance qu'il lui restait à

franchir. Il se mit à compter les pas, se promettant qu'au bout de deux mille de plus, il s'offrirait ce dernier plaisir de la route, la fin de la poche à eau.

La pointe de la langue, humectant ses lèvres, lui rappela l'arrière-goût étrange, métallique, que lui avait laissé la viande indigène. Il se souvenait avoir dévisagé tous ses compagnons dans le soleil couchant, ses yeux s'attardant sur Djane.

Ils devaient tous avoir la même pensée à ce moment : lequel d'entre eux ressentirait le premier les atteintes du mal si ce qu'on disait de cette viande était exact.

Ils étaient restés presque sans bouger jusqu'à ce que la nuit soit profonde. C'était une sorte de défi mutuel. Le premier qui ferait mine de se lever aurait perdu, même si personne n'avait formulé de façon explicite ce genre de défi et s'il n'y avait aucun enjeu.

L'immobilité n'imposait pas le silence, et Bimbo, le premier, avait proposé de raconter une histoire. Il avait précisé qu'elle n'était pas de son invention, mais qu'il la tenait de son grand père.

## CHAPITRE II

— C'est l'histoire de notre arrivée ici, commença Bimbo.

— On la connaît. On l'a déjà tous entendue des dizaines de fois.

— Et c'était chaque fois la même chose ? rétorqua Bimbo.

Véline ne répondit pas tout de suite. La question la troublait. Elle fit du regard le tour des autres, découvrant sur leurs visages le même doute ou la même indécision que celle qu'elle ressentait.

— Non, pas toujours, admit-elle. Il n'y a que l'histoire des Anciens qui est toujours la même. Mais ce n'est pas toujours amusant. Des listes de noms, des inventaires de matériel, avec des mots qui ne signifient rien, comme PC, tour, chaloupe, astronef...

— Moi, je sais ce que c'est qu'un astronef, s'était exclamé Vanderess.

— Ah oui ? avait fait Bimbo. Moi aussi, figure-toi.

— Si c'est la même chose dans les deux cas, on

pourra vous croire. Sinon, vous aurez chacun inventé une explication à ce mot.

— Ou nos grands pères, fit Vanderss.

— Où vos grands pères, c'est vrai. Si c'était toi qui commençait, Vanderss ?

L'autre n'attendait que ça.

— Un astronef, c'est un peu comme une oasis, mais en mieux. Il ne faut pas passer des heures à retourner la terre ou à ramasser les cailloux qui sortent du sol plus vite que les salades. On peut passer sa journée au lit, ou à s'amuser...

Il s'interrompt. Bimbo hochait la tête de gauche à droite dans un mouvement si accentué que son torse suivait le mouvement.

— Ce n'est pas ça, clama-t-il. Toi, tu parles du paradis. Un astronef, ce n'est pas le paradis, loin de là. C'est un endroit où l'on est enfermé, sans la lumière du soleil, sans la caresse du vent, sans pouvoir courir des heures durant. C'est un peu comme les cellules du prévôt : on y pleure à longueur de journée jusqu'à ce qu'il accepte de vous en faire sortir.

Quelque chose, à ce moment, avait poussé Térinn à intervenir :

— Ce sont des mots à vous, ou à vos grands-parents ?

— Des mots à nous, bien sûr ! s'exclama Bimbo,

plus vif que Vanderess.

Le second ne put que confirmer que lui aussi avait cherché à créer quelque chose en utilisant ses propres mots.

— Avez-vous assez de mémoire pour retrouver les mots de votre grand-père, chacun ?

Vanderess fit la grimace, Bimbo eut un large sourire.

— Je m'entraîne tous les jours, j'ai une excellente mémoire, dit-il.

— Alors nous allons demander à Vanderess de citer le premier les mots de son aïeul.

Le garçon hésita un instant, et ferma les yeux avant de se mettre à réciter, d'une voix mal assurée au début, mais qui se raffermissait au fur et à mesure que les mots venaient :

— Ils vécurent plus d'une demi-année à bord de l'astronef. Ils mangeaient chaque jour trois repas. La température était idéale et ils ne souffraient à aucun moment du froid ou de la chaleur. Ils n'avaient qu'à attendre l'arrivée sur le monde qui leur était destiné, en lisant, en apprenant ou en se livrant à des joutes amicales pour entretenir la force de leur corps.

— C'est tout ? demanda Véline.

— Bien sûr que non, mais je n'ai pas tout retenu. Cela fait partie du livre de mes ancêtres, et mon père me le léguera... plus tard.

— Tu ne peux pas en dire un peu plus, quand même ? insista la fille.

Vanderss était clairement coincé entre l'idée flatteuse que Véline et les autres s'intéressaient à ses paroles, et la crainte de se mettre à bafouiller en récitant des passages moins profondément ancrés dans sa mémoire. Il décida pourtant, fermant à nouveau les yeux :

— Il y avait l'équipage, dont le maître était Joköbig et les passagers, commandés par Jeandless. Les passagers étaient beaucoup plus nombreux que l'équipage, mais ils ignoraient comment diriger l'astronef. Ils étaient faits pour la terre et l'équipage pour l'espace.

Il s'interrompt, ouvrit ses paupières.

— C'est tout, dit-il. Mais je pourrais demander à mon père de me relire d'autres passages, pour mieux les retenir et vous les réciter plus tard.

— À ton tour, dit Véline en tournant la tête en direction de Bimbo.

Celui-ci, qui avait eu le temps de se remémorer ce qu'il entendait dire, attaqua tout de go :

— Ils étaient prisonniers du cercueil d'acier depuis des mois, sans voir le soleil, sans que le vent ne caresse leurs joues. On les nourrissait, oui, mais cela n'avait aucun goût, et ils n'avaient que leur propre pisse à boire. À l'exception de quelques privilégiés, ils

devaient dormir entassés à dix ou douze dans une seule chambre, sans la moindre intimité. Le commandant de l'astronef faisait régner une discipline de fer en menaçant de spacer ceux qui désobéiraient à ses ordres. Et quand, enfin arriva le temps de la délivrance, il garda avec lui des centaines d'esclaves et la plus grande part du matériel qui était nécessaire à la colonie.

Il y eut un moment de silence. Ce fut Térinn qui le rompit :

— Que veut dire « spacer » ? C'est la première fois que j'entends ce mot.

À voir les hochements de tête dans le cercle, il n'était pas seul à s'interroger sur le mot inconnu.

Bimbo haussa les épaules. Lui, il connaissait le mot, mais il n'en avait jamais découvert le sens exact, parce que son père et son grand-père l'ignoraient. Il se risqua pourtant à une hypothèse qui correspondait au contexte :

— C'est une terrible punition. Ceux qui en étaient victimes étaient chassés de l'astronef.

— S'ils se plaignaient d'y être prisonniers, alors en quoi en être chassé pouvait-il être une punition ? demanda Djane.

Bimbo n'avait su que répondre, et il n'avait été sauvé de sa propre contradiction que par un gémissement poussé par l'un des audacieux, Trik, qui avait

roulé sur le côté en se repliant sur lui-même.

Vanderss et Térinn s'étaient précipité vers lui pour l'entendre gémir à nouveau, puis prononcer quelques mots :

— Mal... Mal au ventre...

L'instant d'après, c'était Bimbo qui était lui aussi victime de crampes. Puis Vanderss. Puis Malia.

Térinn ne savait que faire. Ils avaient mené la journée selon les rites et se trouvaient à plus d'une heure de marche de Chéra, sans eau, sauf ce qui restait dans l'outre qu'ils avaient emmenée. Il avait regardé Véline et Djane, qui ne semblaient pas encore souffrir des mêmes maux, tout en se demandant quand viendrait son tour d'être frappé.

La nuit était presque tombée et si le rocher restait tiède sous leurs pieds, l'air se glaçait déjà. Ils auraient dû se mettre en route maintenant pour atteindre l'oasis avant que le vrai froid ne soit tombé sur la contrée, mais comment faire ?

Il était fort, Véline aussi, bien plus que les autres filles de son âge, et Djane était solide, mais à trois, pas moyen de porter les quatre malades.

— La Survie, avait dit Djane. On y est vraiment, Térinn !

Le mot avait déclenché une sorte de réflexe en lui. Les rites comprenaient quelque chose à ce sujet, mais c'était vague, parce que la vraie Survie ne concernait

que des individus isolés, pas des groupes comme celui-ci.

— Aidez-moi !

Il se souvenait des lieux et, même si l'obscurité se faisait de plus en plus profonde, il n'avait eu aucun mal à retrouver le creux rempli de sable qui se trouvait à une vingtaine de pas. Il y avait transporté Vanderess, le plus petit de ses compagnons, tandis que les deux filles saisissaient Bimbo par les épaules et les chevilles pour le suivre.

Ils avaient étendu les deux malades sur le sable, allongés l'un contre l'autre. Ensuite, ils avaient amené Trik et Malia. Les quatre malades étaient quasi inconscients. Ils grelottaient et une sueur glacée coulait de leur front.

Térinn se sentait pressé par le temps. Combien lui en restait-il avant qu'il ne succombe lui aussi. Ou Véline, ou Djane...

— Vite. Il faut les recouvrir de sable.

Ils s'étaient mis à creuser frénétiquement de leurs mains nues, rejetant le sable sur les corps, en évitant d'enterrer les visages. À la fin, les mains usées par le frottement et le corps couvert d'une vraie transpiration née de l'effort, ils avaient construit un monticule dont le poids n'était pas suffisant pour étouffer les malades mais qui les isolerait un peu du froid de la nuit.

— Et nous ? avait demandé Véline.

— Nous nous serrons l'un contre l'autre, avait dit Térinn. C'est la technique recommandée quand on est sur le rocher et que l'on ne peut utiliser le sable.

Ils avaient passé une nuit terrible, presque sans trouver le sommeil. Ils avaient tous froid, mais celui qui se trouvait entre les deux autres profitait de leur chaleur et ils avaient alterné pour se partager cette position de confort relatif.

Fait curieux, à l'exception de Véline, qui s'était plainte de ressentir quelques pointes à l'estomac, ils n'avaient pas souffert des mêmes symptômes d'empoisonnement que les autres, même si, le lendemain matin, ils se sentaient l'estomac barbouillé, comme après un festin démesuré.

Les quatre autres s'étaient réveillés le lendemain plus endoloris par la nuit passée dans le sable que par les crises qui les avaient saisis après le repas. Ils n'en avaient pas moins décidé de commun accord que si rien ne les y forçait, ils ne tenteraient pas d'autre expérience du même genre.

Pendant un certain temps, c'était resté un souvenir qu'ils évoquaient parfois, mais avec le temps, celui-ci s'était estompé et Térinn s'aperçut que c'était la première fois qu'il l'évoquait depuis près de deux ans.

Térinn vit une lueur naître puis disparaître. Elle n'était pas plus brillante que certaines des étoiles du

ciel, mais elle se trouvait si bas sur l'horizon que ce ne pouvait être qu'une chandelle ou une lampe à huile tenue par quelqu'un allant d'une pièce à une autre. Il était tout proche de l'oasis maintenant, à moins de deux mille pas sans aucun doute.

Il le regrettait presque : la longue marche lui avait permis de rêver au passé. Et cette nuit de son passé n'avait pas été que pénible : elle lui avait aussi apporté quelque chose de tout nouveau.

Du moins à l'époque.

Il n'avait pas encore quatre ans à ce moment et les filles n'avaient encore été pour lui que des compagnons de jeu ou d'études un peu différentes, plus petites que lui – mais presque tout le monde était dans ce cas –, plus faibles aussi. En se serrant contre Véline ou contre Djane, en les sentant se presser contre lui, il avait découvert qu'elles étaient bien plus que cela.

Dès le lendemain, il s'était mis en quête de l'initiation d'homme, qui n'avait été qu'une expression pour lui jusqu'alors, quelque chose de lointain, qu'on espérait mais aussi qu'on repoussait parfois, parce que c'était la fin de l'enfance et de l'insouciance.

C'était Amelle, la sœur cadette de Chotoudd, qui la lui avait offerte, quelques semaines plus tard, alors qu'il n'était pas encore d'âge même si, par la taille et la force, il dépassait déjà la plupart des adultes.

En atteignant les premiers champs, il se demanda soudain si ce n'était pas cette liaison avec Amelle – qui n'avait pourtant duré que les trois nuits correspondant à l'initiation – qui avait dressé Chotoudd contre lui.

Chotoudd, qu'il faudrait convaincre de lancer une véritable expédition en direction de l'oasis inconnue.

### CHAPITRE III

Il s'aperçut qu'il avait dormi plus tard que de coutume en entendant résonner la cloche annonçant la troisième heure. En se levant, il ressentit la fatigue qui lui alourdisait encore les muscles, ainsi que la soif qui était revenue bien qu'il ait bu tout son content en regagnant la maison la veille.

Il alla puiser une coquille d'eau dans le bassin intérieur en constatant qu'il faudrait dans la journée aller chercher quelques seaux au puits s'il ne voulait pas que la famille se couche sans rien à boire.

La maison était vide, et c'était normal : à cette heure, son père devait être aux champs et sa mère à la maison commune, occupée à l'une des multiples tâches indispensables à la vie du village. Lui aussi aurait dû se rendre aux champs, et s'ils ne l'avaient pas réveillé, c'était peut-être parce qu'ils ignoraient son retour, car il avait veillé à se montrer silencieux.

Il y avait un peu de pain et du fromage, qu'il avala avec une seconde coquille d'eau. Il sortit, décidé à se

mettre en route pour les champs, sans savoir de quel côté il devait se diriger : le travail de la journée avait été distribué dès le lever du soleil, comme chaque matin, et on n'avait pas compté sur lui. Ce qui ne signifiait pas que la force de ses bras ne serait pas utile ici ou là, mais, d'un autre côté, il ne manquerait nulle part, car le distributeur veillait à équilibrer les groupes de travail.

Il y avait peut-être un devoir plus important à accomplir que se mêler de la sorte aux travaux quotidiens, encore que ceux-ci fussent indispensables à la vie de la communauté, songea Térinn. Il fallait mettre ses pensées en ordre et découvrir si, dans le passé, cette nouvelle oasis – un simple moutonnement vert à l'horizon – n'avait pas été découverte par d'autres, qui auraient prouvé que ce n'était qu'un mirage.

Alors qu'il sortait, il vit passer Dorvan, un voisin, qui portait une fourche sur l'épaule.

— Salut Dorvan ! lança-t-il d'une voix joyeuse.

L'homme n'était pas un familier, mais c'était la première personne qu'il apercevait depuis son retour et il lui fallait absolument partager avec quelqu'un la nouvelle de ce qu'il avait découvert.

Il se lança dans un récit enthousiaste et décousu, mêlant quelques images du long chemin, la description de la bande verte, le chaos qui l'avait fait

renoncer et la soif éprouvée au cours des dernières heures.

— C'est tout ? demanda Dorvan d'un ton maussade.

— Comment ça, tout ? Une autre oasis, alors que nous l'eau nous manque toujours plus d'année en année !

— Une autre oasis, peut-être... si tu n'as pas rêvé. Et si tu ne t'es pas trompé, elle est à plus de cinq jours de marche. Ce n'est pas là que nous irons chercher de l'eau pour nos champs.

— Mais je ne parle pas d'aller chercher de l'eau, c'est évident ! Il faut voir plus large : nous pourrions tous aller vivre là !

— C'est ici, chez nous. Les puissances seules connaissent les dangers qui nous guettent dans ton oasis, si elle existe réellement.

Là dessus, Dorvan le quitta sans un mot de plus, se dirigeant d'un pas résolu vers les champs.

Térinn resta songeur un instant. Il s'attendait à des doutes, mais pas à cette espèce de refus de croire à l'existence de l'autre oasis, doublé d'un second refus, celui d'aller y vivre.

Il est vrai qu'il n'avait pas été très convaincant avec le peu qu'il ramenait.

Il n'y avait qu'un seul moyen d'acquérir une certitude assez absolue pour l'imposer aux autres,

évidemment : aller jusqu'au bout de cette longue route. Mais s'il pouvait obtenir quelques arguments de plus pour convaincre le Conseil... et dissiper ses propres doutes !

Il n'y avait qu'une seule personne qui pouvait l'éclairer : Mère Marg.

Elle avait déjà été une très vieille femme alors qu'il apprenait à peine à faire ses premiers pas. Quel âge pouvait-elle avoir ? Nul ne le savait au juste, même pas elle, qui parfois prétendait avoir plus de trente ans et à d'autres moments, associait la naissance de Gelss, le shaman et le mâle le plus âgé du village, avec les souvenirs de son adolescence.

Gelss avait près de vingt ans, ce qui en aurait accordé au moins vingt-trois ou vingt-quatre à Mère Marg : bien moins que trente, mais tout de même un âge que personne n'avait jamais atteint à Chéra.

Mère Marg vivait dans une petite maison de pierre un peu en dehors du village. La maison avait été construite à cheval sur l'un des ruisseaux alimentant les bassins de l'oasis, ce qui lui donnait l'avantage de disposer, à l'intérieur même, d'une vasque dont l'eau était renouvelée en permanence.

C'était l'une des maisons les plus anciennes du village et, en s'en approchant, Térinn remarqua pour la première fois qu'elle n'était pas seulement différente des autres par sa position, mais par la

manière dont elle avait été construite.

La demeure de ses parents, comme les autres, était faite de pierres liées entre elles par de la boue séchée. Parfois la pluie attaquait cette boue, mais les averses étaient si rares qu'à l'exception des quelques semaines dans l'année où il pleuvait quasi tous les jours, les dégâts causés par les intempéries étaient minimes. Il suffisait d'ailleurs, une fois les pluies terminées, d'une seule journée de travail pour en effacer les traces. Les pierres, elles, avaient toutes les formes possibles. On les trouvait dans les champs, moins nombreuses à chaque saison, mais toujours présentes, comme si elle remontaient du sol, ou éclosaient mystérieusement. Pendant les labours, on les rangeait en petits tas à la limite des champs, puis plus tard, après les semailles, chaque homme ou femme travaillant aux champs en ramenait une ou deux vers le village. On les y entassait en pyramide pour former une réserve où chacun irait puiser selon ses besoins.

La maison de Mère Marg était différente.

Les pierres avaient toutes la même forme et la même taille et, à quelques exceptions près, la même teinte : un gris très pâle qui s'apparentait à celui des premières avancées rocheuses se trouvant au sud du village, à plus d'une heure de marche. Elles n'étaient pas liées par de la terre brune mais par une substance

d'un gris jaunâtre. En s'approchant de la maison, Térinn gratta celle-ci de ses ongles : un peu de poussière vola dans l'air. C'était moins dur que la pierre elle-même mais bien plus résistant que la boue séchée.

Il battit trois fois des mains, ce qui était la manière convenable de s'annoncer et de demander à être accueilli. Il n'y eut pas de réaction. En principe, il aurait dû s'en tenir là : soit il n'y avait personne, soit Mère Marg refusait de recevoir un visiteur. Il décida cependant de faire un nouvel essai : avec l'accumulation des années, les gens pouvaient devenir sourds et si l'on disait Mère Marg en bonne santé, il n'était pas inimaginable que son ouïe se soit affaiblie.

Une voix lui répondit enfin :

— Qui est là ?

— Térinn, fils de Jaman et Yunda, répondit-il.

— Sois le bienvenu, Térinn.

Il souleva la lourde tenture qui obstruait le passage et se retrouva dans une obscurité d'autant plus profonde que la lumière extérieure avait aveuglé ses yeux. Il lui fallut quelques instants pour commencer à distinguer ce qui l'entourait.

Il était déjà venu deux fois chez Mère Marg.

La première fois avait été rituelle, en compagnie de ses parents qui venaient présenter leur fils à la doyenne du village. Il n'avait pas encore trois ans à

cette époque et il n'avait fait que répondre aux questions de la vieille femme, hésitant et tremblant un peu, car si elle n'était pas impressionnante, les récits que se colportaient les enfants entre eux jouaient depuis longtemps sur son imagination. Il se souvenait à peine des questions, assez anodines en fait, sur ses capacités en lecture et en calcul. Elle lui avait aussi demandé s'il rêvait et quels étaient les rêves qu'il faisait le plus souvent.

— L'eau, avait-elle dit après qu'il ait décrit un rêve dans lequel il se trouvait au milieu d'une mare si grande qu'on n'en voyait pas les rives, l'eau... Ils en rêvent tous, bien sûr, mais je n'ai jamais entendu l'un d'entre eux parler d'une telle étendue d'eau.

(...)